

XYZ. La revue de la nouvelle

Schnock et moi

Joël Boilard



Numéro 79, automne 2004

Nouvelliers du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3430ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boilard, J. (2004). Schnock et moi. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (79), 66–72.

Schnock et moi

Joël Boilard

Je lui réponds que ça se peut. C'est comme ça que je clos le débat. Il y a tellement de choses qui se peuvent, pourquoi pas une de plus ? que je me suis dit. Alors, je l'ai pas contredit. Mais ça, on dirait que ça lui a pas plu. Que je le croie, il s'y attendait pas du tout. Même qu'il me lance un regard franchement étrange. Plus étrange que d'habitude, en fait, parce que son regard, c'est rare qu'il y a pas quelque chose d'étrange dedans. Faut blâmer l'épaisseur des lunettes, de vrais fonds de bouteille comme dirait mon petit-fils, il y a pas à chercher plus loin. On dirait des loupes, voilà. Des loupes qui lui grossissent tellement les yeux qu'on a l'impression qu'ils sont intégrés aux verres, comme dans les boutiques de farces et attrapes. Quand il est dos au soleil, je lui dis de faire gaffe, que j'ai pas envie de prendre feu, qu'avec l'âge j'ai perdu un peu de ma flamme et d'autres trucs dans le même genre. Chaque fois, on rit un peu, comme ça, par habitude, pour faire plaisir à cette blague qui nous suit depuis toujours. Depuis soixante-dix ans, en fait.

Bref, ça l'a figé comme deux ronds de flan que je le crois sans rouspéter, c'est pas dans mon habitude. Mais bon, ajouter un élément de plus à la liste des choses impossibles qui se peuvent, ça me dérange pas. Et puis, j'ai une stratégie à mettre au point, les pièces vont pas se placer par elles-mêmes et, avec mon cerveau qui se ramollit avec le temps, je dois me concentrer pour déceler les pièges. C'est moins évident que ce l'était.

« Dis-m'en pas plus, je te crois », que je lui répète avant de lui demander de pas faire cette tête-là, de recommencer à bouger si ça lui chante, j'ai rien contre, après tout. À vrai dire, il peut pas rester immobile complètement, il y a toujours sa main gauche qui l'empêche de faire le mort et qui tremble comme ça sans arrêt. L'inertie, elle connaît pas. Ça lui dit rien qui vaille, à sa main, d'arrêter de vibrer. Je lui avais même conseillé d'espacer ses bagues d'un doigt à cause des clics. C'en était chiant à la longue,

pour moi je veux dire, parce que, lui, il s'en foutait pas mal. On s'habitue à un tas de trucs en vieillissant, vous verrez. Surtout à nos propres défauts et à nos manies qui un jour font office de Loi : quand mes toasts sont trop brûlées, non seulement je les jette, mais en plus ça m'enrage. Avant, c'était pas comme ça.

Pour lui, les clics de bagues, c'était une manie. Et une manie qu'il endurait assez bien, c'était la sienne, une espèce de marque de commerce, et dur de la feuille comme il est, il les entendait à peine, les fameux clics. Même quand l'appareil auditif fourré dans sa poche était à *ON*. Moi, j'en grinçais du dentier. Après une journée comme celle-ci, à passer des heures ensemble, je rêvais de clics toute la nuit. Clic-clic. Et encore clic-clic. Des clics cycliques, voilà.

Un jour, il a réorganisé ses bagues et c'était fini. Sa présence est devenue silencieuse. Sa main tremblait encore, mais sans bruit. Je la regardais aller et venir, je pensais bien hurler de joie, mais c'est pas l'effet que ça m'a fait. Non. Sans les clics, on dirait plus la même main. Avant, je la lui aurais volontiers coupée, ça m'énerve d'entendre le même bruit sans arrêt, je ferme toujours les robinets à la serre, c'est pas pour rien. Mais maintenant, je sais plus trop. Parfois, j'ai envie qu'il les remette, ses bagues, ne serait-ce qu'une minute, mais pas parce que le bruit me manque, non, seulement pour que le tremblement produise quelque chose de concret, qu'il arrête de servir qu'à trembler et à me rappeler que la vie démantibule tout, lentement mais perceptiblement, avec une discipline hallucinante. On est tous les deux sur le seuil de la mort depuis longtemps déjà, et cette foutue main qui va et qui vient, j'ai l'impression qu'elle s'apprête à frapper à la porte du Grand Manitou. Ça me fout un cafard terrible, de la voir muette et impuissante.

Sa main, c'est un bègue qui arrive pas à crier à l'aide quand sa baraque flambe comme un brasier.

— Alors, tu te défiges ou quoi ?

— Je te le jure, c'est vrai. J'ai même une photo qui le prouve.

Décidément, mon *je te crois* l'a rendu perplexe. Maintenant, je suis prêt à croire tout ce qu'il me raconte, sans poser la

moindre question. Surtout depuis hier. Je dois dire qu'hier, les joies de l'Internet, eh bien, on les a comprises parfaitement. Des filles de cinquante ans nos cadettes, sublimes et gratuites, voilà ce qu'on a découvert avec l'ordinateur de son fils, le poissonnier avec le ventre sur les genoux. On a eu droit à des peaux sorties tout droit du pressing, pas flasques comme celle de la jeune sexagénaire d'à côté, et à des seins qui vous regardaient fièrement dans les yeux. J'aurais jamais cru en revoir de semblables. Ça m'a fait tout un choc. En fait, deux.

Le premier, je l'ai eu en lorgnant du côté de leur entrejambe. La pilosité a perdu du terrain, de vraies coupes à blanc, croyez-moi. Nous, on était des pilotes de brousse. Aujourd'hui, les hommes ont droit à des pistes d'atterrissage asphaltées et luisantes comme de la glace noire. Il y a de quoi rêver.

À bien y penser, il y a toujours de quoi rêver. On a pas fini d'être tristes.

J'allais lui raconter l'histoire du pilote de brousse, je m'étais retourné vers lui dans ce but précis quand j'ai eu mon deuxième choc. Il était blanc. Et je pensais bien que ses loupes allaient éclater sous la pression des pupilles, je voyais presque son âme derrière. Et puis, il a souri. Moi aussi, j'ai souri, mais pas de la même manière. Il y avait un peu d'envie dans mon sourire à voir l'enflure qui bombait son pantalon. Nos queues, ça fait longtemps qu'elles sont comme celle d'un chien battu, alors je comprenais sa pâleur, aussi, avec le sang qui lui quittait le visage pour de meilleurs lendemains. « Ta main gauche tremblera pas dans le vide ce soir », que je lui disais au moment où l'odeur de son fils franchissait la porte, suivie de son ventre immense, lui-même suivi de sa bru qui a le cul comme si un pouf y était resté accroché.

Il a pas perdu de temps, le vieux Schnock, il savait à quoi s'attendre. Les jeunes pensent que quand on vieillit, on se met à radoter, alors que c'est eux qui nous répètent toujours les mêmes merdes. Il y a de ces choses qu'il vaut mieux pas entendre, surtout le discours de son fils, toujours le même imbécile de discours. Schnock, il sait comment l'éviter, cette satanée ritournelle. Il s'est

enfoncé une main dans la poche pour régler le problème du plaidoyer de fiston. Ensuite, il s'est foutu un châle sur les cuisses pour cacher le miracle et s'est mis à hocher la tête en acquiesçant d'un air niais aux conneries de son fils. Le poissonnier, il a fait aucun cas des jeunes nymphettes sur l'écran. Ça l'a même rassuré un peu, et puis ça lui donnait des munitions pour nous foutre à la porte : en plus d'être séniles, on devenait vicieux et gâteux. Tant mieux. Les gens prêtent tellement d'imbécillité à nos visages flapis qu'on serait fous de pas jouer le jeu. On s'est même acheté chacun une canne pour s'assurer de places assises dans l'autobus et, quand il pleut, on se paye un saccage d'étalages, chez Wal-Marde, avec les chariots électriques.

Nombreux sont ceux qui nous prennent pour des cons. Mais c'est réciproque.

À le voir hocher la tête comme un attardé, ça me donne envie de rire à chaque fois, mais je me retiens. Faut pas vendre la mèche. La discussion traînait en longueur et j'avais peine à me retenir, il y a des limites à tout, même à la patience de mon vieux Schnock. Alors, il s'est levé, sans que le châle tombe pour autant. J'y croyais pas. Il avait fait exprès. Il s'était dit que de voir un vieux sénile en érection, ça les rendrait mal à l'aise. Son fils, il a pas compris ce qui se passait. Sa bru, si. On entendait ses varices éclater, tellement elle fulminait. J'ai pouffé. Trop, c'est trop. « Sortons d'ici », qu'elle a murmuré à l'intention de son mari qui m'a lancé un regard noir et immense de derrière ses propres loupes. J'ai pas failli voir son âme, par contre. Faudrait le télescope Hubble pour y arriver.

Et encore.

Quand le pouf a fermé la porte, Schnock a remis la main dans sa poche et son appareil à ON et puis voilà, il entendait de nouveau. « Toujours la même rengaine ? » qu'il m'a demandé. « Oui », j'ai répondu. L'hospice, on en a rien à battre, lui et moi. Cette maison, c'est la sienne, pas celle de son connard de fils qui nous souhaite de crever pour l'avoir. Mais sur son testament, et c'est tout ce qu'il mérite, c'est pas à lui qu'il la lègue, sa maison. C'est à la voisine et à personne d'autre. On lui a jamais parlé, à

la voisine, on connaît même pas son nom et on habite à côté depuis vingt-deux ans. D'imaginer la tronche qu'elle va faire en héritant d'une piaule inconnue, ça nous fait rigoler comme des fillettes détraquées. Pour ce qui est de la réaction de son fils, eh bien, j'ai parié cinq dollars avec Schnock qu'il exploserait sur le coup de la colère. Si j'ai raison, considérables seront les dégâts.

Personne me fera croire qu'on est sur terre pour se faire chier par des trous de cul de profiteurs, non monsieur! Faut rendre à César ce qui est à César. Surtout la merde.

— Je sais que tu me crois pas. Tu dis juste ça pour que je la ferme. Tu dis *je te crois* pour continuer à pas me croire en paix, sans argumenter. Je te connais, tu sais.

Merde, il y tient à son histoire.

— J'en ai rien à battre de l'incroyable brochet que ton neveu a pêché, qu'il soit gros comme un autobus ou savoureux comme feu ma femme. Je te crois sur parole. Depuis que tu fais flotter les châles, je suis prêt à croire n'importe quoi. Tu me dirais que tu fais la *split* et je demanderais même pas à le voir de mes yeux.

C'est fou, le temps qu'il met à décider quelle pièce il va bouger et où il va l'envoyer. Moi, ça va, mais j'ai pas la mémoire infailible, quand j'ai des bons coups à placer, faut pas que ça tarde ou je les oublie.

— Elle est réglée, maintenant, l'histoire du con de poisson de ton neveu? J'ai dit que je te croyais, tu veux quoi de plus? On peut s'y remettre, alors? Je vais penser que t'es pas honnête, que t'étires le temps pour brouiller ma stratégie.

— On peut pas qualifier de con un brochet comme ça. C'était une vraie bête. Peut-être pas aussi grosse qu'un autobus ou savoureuse comme feu ta femme, mais une sacrée bête tout de même.

— Ça va, montre-moi la photo.

— Non, si ça t'intéresse pas, je vais...

— Allez, fais pas l'imbécile, montre-la-moi.

Il fouille dans son paletot et en tire une photographie. Avec un drôle de rictus, il me la tend. Le rictus, je vais bientôt le comprendre, je le sens.

— Ça, alors ! Jamais rien vu de tel. Non, je te jure, j'en crois pas mes yeux.

Et là, on se bidonne comme c'est pas croyable. J'en ai le dentier qui claque au vent. Le brochet en question, celui que son neveu a *pêché*, est d'une monstruosité hilarante. Alors, je lui demande :

— Comment il a fait, ton neveu, pour faire ça, avec l'hameçon et tout ?... Merde, on dirait qu'il l'a vraiment dans la gueule.

Il la reprend de mes mains.

— Photoshop, ça s'appelle. C'était pas compliqué, il paraît. Mon neveu a ajouté l'hameçon sur le portrait de mon fils. Marrant, non ?

Me la redonne.

Et c'est reparti. Mes côtes me font souffrir, je cherche à reprendre mon souffle, mon estomac se crampe. J'ai rarement autant ri. Et pourtant, des occasions de rire, c'est pas ça qui manque dans cette chienne de vie, on a qu'à ouvrir un peu les yeux. Les raisons de pleurer non plus, ça manque pas, il suffit de les fermer un peu et de rêver de la vie qu'on est pas en train de vivre. C'est pas compliqué d'avoir des sentiments opposés en même temps, faut les choisir autant que faire se peut et pas les laisser décider à votre place. C'est ça, le piège à éviter. Moi, la vie, je trouve qu'elle est la plupart du temps sacrément mal foutue, surtout vers la fin, avec la mort qui lui tend la main et lui fait des clins d'œil complices. Mais quand on voit un imbécile au bout d'un hameçon, qu'on arrive parfois à bander, et pas seulement physiquement, et que malgré tout on se souvient de la stratégie qui va clouer l'adversaire au tapis, on se dit que pendant que la mort et la vie sont en pourparlers, il y a moyen de se terrer dans un coin, bien à l'abri, le temps d'une bonne bouffée de rire.

— Alors, tu declares forfait ou on se la termine avant la tombée de la nuit.

— Tu perds rien pour attendre. Tu vas voir que le vieux Schnock est encore capable.

Capable de quoi, au juste ? Un adversaire qui sous-estime l'importance des pions en les envoyant à l'abattoir, c'est pas un

véritable adversaire. Un pion bien géré, ça se transforme en reine et ça vide l'échiquier, voilà. Lui, il l'a jamais bien compris.

Encore deux coups et c'est terminé. Ensuite, on paiera nos cafés et on se fumera une clope en marchant lentement. On ira peut-être au parc pour gaver des pigeons, mais seulement les petits. Les gros, on les enverra valser avec nos cannes pendant que des enfants nous pointeront du doigt en riant gentiment. Les parents, eux, apprécieront pas. Les vieux, ça massacre pas des pigeons à grands coups de canne. Et ils le diront aux enfants avant de les éloigner de nous, mauvais exemples que nous sommes. Ça, c'est la vie qui entame les négociations. On y peut rien, on peut pas foutre des coups de canne sur tous les gros pigeons, faut souffler un peu.

Je regarde un instant la main agitée de mon vieil ami. Et puis je la serre entre les miennes pour qu'elle se calme.

— Merde ! Tu deviens pédé ou quoi ? !

Il me regarde en souriant. Un sourire fait de ses propres dents, croyez-le ou non. Et derrière lui, le soleil fait lentement son lit.

— Fais gaffe avec tes loupes, j'ai pas envie de prendre feu.